

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNEE

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LE ROI DES VOLEURS

DEUXIÈME PARTIE — LE MARIAGE DE CHANT D'OISEAU

XII

CE QUE D'ENTRAGUES FIT DE LA BLONDE

La clarté de la chandelle, d'abord relativement pure, s'obscurissait. La mèche charbonnait et du suif mal épuré suintaient des gouttes rouges... du sang. Mais d'Entragues ne l'aisa point longtemps la misérable fille sous l'étreinte d'impressions de plus en plus lugubres. Content de son couteau et sans avoir besoin, comme d'autres, de s'échauffer par des imprécations, des reproches et des injures, il fut en deux pas à sa prisonnière et lui dit :

— Regarde derrière toi, coquine !

Elle se retourna. Il lui planta son couteau dans les reins. La lame atteignit le cœur. La mort fut instantanée.

Contemplant le corps étendu sur le carreau, et dans lequel il avait laissé son arme, l'assassin demeura un instant immobile et pensif. Il se demandait s'il emporterait le cadavre dehors, ou s'il l'abandonnerait dans la chambre ; enfin, s'il l'emportait dehors, comment il s'y prendrait pour éviter les regards

des gens de la maison, des six étages de fenêtres ouvertes sur le cour et ce qu'il en ferait ensuite.

Il avait agi sans réflexion et s'était causé un embarras considérable qu'il lui eût été facile d'éviter. Il prit le parti de découper le corps afin de le faire disparaître par morceaux. L'expédient ne lui souriait guère et il n'était pas encore à l'ouvrage quand sa femme entra.

Cette mégère, digne de lui, parut agréablement surprise et elle s'amusa beaucoup avec des rires idiots et sauvages à se moquer des charmes d'une fille qu'elle avait prise peut-être pour une rivale.

Puis elle dit à son mari en montrant du doigt le cadavre :

— J'aidérai ; je porterai la tête !

Ce qu'il y a d'affreux ici, c'est que nous n'inventons rien. Cette horrible scène appartient à l'histoire de Cartouche. Nous n'en reproduisons point avec complaisance tous les détails répugnants. Nous dirons seulement que d'Entragues et sa complice employèrent tout la nuit à leur épouvantable labeur.

Les membres de la victime gisaient çà et là, lorsque Cartouche frappa à la porte d'une façon particulière. L'assassin lui ouvrit aussitôt.

— Tu vois, dis-moi, cette sale besogne, et maintenant je n'ai rien, ni toile ni panier pour déménager tout cela !

— Ce n'est rien, fit Cartouche ; j'ai vu, en passant dans le cour, une vieille hôte ; que t'importe, elle la cherche.

— Tu entends dit d'Entragues à sa compagne.

Celle-ci s'empressa d'obéir. Elle remonta

bientôt avec la hôte. D'Entragues y entassa les restes sanglants de la Blonde. Tout put y tenir, sauf la tête, mais le logis était tellement pauvre qu'il n'y avait pas une loque qui pût servir à cacher aux yeux ces affreux débris.

— N'importe, dit Cartouche, dans les rues les passants sont si rares, il fait à peine jour, partons.



D'un bond prodigieux Cartouche va retomber sur le toit voisin.

— Où allons-nous ? fit d'Entragues.

— A la Seine.

L'assassin chargea la hotte sur son dos, sa femme le suivit, la tête de la victime dans son tablier, et Cartouche ferma la marche. Ils avaient un assez long chemin à faire.

— Cartouche, dit un historien, un pistolet au poing, escorta tranquillement son ami, tenant les curieux à distance. Arrivés au Petit-Pont de l'Hôtel-Dieu, tous deux descendirent sur la berge et vidèrent les débris humains dans la Seine ; puis ils s'en retournèrent sans avoir été inquiétés.

N'est-ce point étrange et presque invraisemblable ?

On peut juger de l'impression que produisit la rencontre de ces assassins sur les passants isolés et les petits marchands ouvrant leurs boutiques.

Quelques heures plus tard on ne parlait dans toute la ville que de ce fait inouï. D'abord on avait ri des exploits de Cartouche ; on s'était amusé de voir les bandits dauber, mystifier, rosser la police. Il n'en était plus de même. A cette heure, l'existence de Cartouche pesait comme un cauchemard sur Paris. On ne s'abordait plus chaque matin qu'avec cette question :

— Eh bien ! Cartouche est-il pris ?

Au Châtelet on rageait du premier au dernier échelon hiérarchique de la police. Le lieutenant général bourrait ses employés, ceux-ci, leurs subalternes, qui le rendaient aux archers et aux sergents. Le sort de Tanton et de Lerme intimidait les mouches. On se rappelait aussi la mort de l'agent Huron qui s'était aventuré à la Courtille. D'Argenson ne se rendait plus le soir à Chaillot que sous escorte. A la nouvelle des derniers crimes, il appela Postel, le releva de sa faction rue des Valois et lui demanda son avis.

— Voilà une occasion de vous illustrer, Postel, lui dit-il ; pensez-vous toujours que l'on puisse prendre Cartouche ?

— Oui, monsieur le lieutenant général.

— Est-il à Paris ou dans la banlieue ?

— Jo le crois à Paris actuellement.

— Dans quel quartier ? Au besoin, nous ferons cerner un quartier tout entier, et l'on organisera une battue, comme pour une bête fauve. On fouillera maison par maison, Je suis décidé à prendre les mesures les plus énergiques.

— Monsieur, répondit l'agent, je crois connaître l'endroit où il se cache.

— Vous " croyez..." fit d'Argenson.

Des déceptions répétées avaient rendu Postel modeste et circonspect.

— Je suis Picard, monsieur le lieutenant général ; si j'étais Gascon, je vous dirais " je sais positivement." Je ne possède que des indices, je veux avoir des preuves.

— Quand en aurez-vous, mon ami ?

— Demain soir, monsieur le lieutenant général.

Postel s'était rappelé la grande Jeanneton... Il était sur la bonne piste.

## XII

### UNE DÉCOUVERTE IMPORTANTE.

Si le public était terrorisé, quelles devaient être les impressions des personnes qui avaient connu Cartouche ? Madame de Boufflers, qui jusque-là avait tenu pour lui, si l'on peut dire, en assurant qu'il n'était pas aussi féroce qu'on le croyait, n'osa plus le défendre et, pour ne pas se démentir, prétendait que rien ne prouvait qu'il fût l'auteur de ces atrocités. Emmeline et Chant-

d'Oiseau étaient pénétrés d'horreur, et osaient à peine se communiquer l'une à l'autre leurs pensées.

Mademoiselle de Fulda songeait qu'elle avait vécu sous le même toit que cet homme, qu'elle avait mangé le pain volé par ces mains de sang ; qu'elle avait failli lui appartenir. Et à cette heure encore elle était en relations avec un ami de ce scélérat. Co Ratiboule valait-il beaucoup mieux que Cartouche, et d'ailleurs, s'il était (chose inadmissible) un honnête homme, n'était-il pas souillé par les lions qui le rattachaient aux bandits ? Un moment, l'indulgence protectrice du duc d'Orléans lui semblait avoir innocentié le docteur, mais après ces horribles crimes des Chartreux, de la Bastille, de la femme découpée, Ratiboule lui rappelait trop Cartouche et elle songeait à rompre toute relation.

Chant-d'Oiseau, elle, devenait triste, elle ne chantait plus. Souvent elle se retirait dans sa chambre et, lorsqu'elle en sortait, elle avait les paupières rougies. Son passé la harcelait et l'accablait des plus cruels reproches... nous dirions même les plus injustes, car, en définitive, était ce bien de sa faute si son pied avait tourné quand elle se proposait de se bien tenir et de rester vertueuse ?

Balagoy !... maintenant pour elle, le souvenir de cet homme était un remords. Par un effet logique de cette réaction morale, elle se mettait à aimer les filles sages. Mademoiselle de Fulda était restée pure... Elle l'adorait. Mais ces remords n'étaient point les seules causes de ses larmes, et ce n'étaient point seulement ses souvenirs qui la tourmentaient.

Outre le chef de Balagoy, il était un homme dont par faiblesse elle avait subi l'odieuse société, c'était Roger d'Espignac. Elle l'avait pressenti jadis chez la chanteuse et depuis elle en avait acquis la conviction : cet homme la convoitait comme une proie.

Dans les courses fréquentes qu'elle avait faites pour mademoiselle de Fulda elle avait été épiée d'abord et suivie par cet homme, puis accostée. Comme il lui avait demandé des nouvelles de Saint-Laurent, elle avait eu l'imprudence de lui répondre qu'elle l'avait quitté.

— Et où est-il ?

— Je l'ignore.

— Vous êtes donc seule ?

— Oui.

— Où demeurez-vous ?

— A l'hôtel de Fulda.

— Alors avec la belle ressuscitée. Comment cela ? Vous la connaissez donc ?

— Mais non.

— On vous a recommandé à elle ; qui donc ?

— Une personne que vous ne connaissez pas.

— Mais vous êtes libre ?

— Je suis femme de chambre.

— Oh ! chère enfant, c'est au-dessous de vos talents. J'aurais voulu vous voir plus haut.

— Et où donc, monsieur ?

— Au théâtre.

— Je suis trop ignorante.

— Vous êtes trop modeste. Vous avez de la voix, du goût, de la méthode ; que vous manque-t il ? Quelques leçons. Eh bien, je vous les offre.

— Grand merci, monsieur le marquis.

— Après cela quelqu'un pour vous lancer, soutenir vos débuts ?... Je suis riche maintenant, j'ai des amis... j'achèterai la cabale... Voyons, Fanchette, réfléchissez.

—Je n'ai pas à réfléchir, monsieur, mon parti est pris. Je resterais ce que je suis.

—Ce n'est pas votre dernier mot et nous nous reverrons, à bientôt.

Dans une autre rencontre, l'entêté d'Espignac se montra plus pressant.

—Eh bien, ma belle, vous avez réfléchi sans doute ? Justement ce soir j'ai à souper Bartholdi, un connaisseur, un grand musicien, et la Rosmondo de l'Opéra, vous serez des nôtres et vous pourrez vous faire entendre.

—Merçi mille fois, monsieur le marquis, mais c'est impossible.

—Pourquoi ?

—J'ai juré... répondit-elle avec embarras.

—Quoi ? fit d'Espignac avec vivacité, vous avez juré de me désespérer. Dites plutôt que j'arrive trop tard, que votre cœur n'est plus libre.

—Mais si... c'est-à-dire que mon cœur est plus libre que jamais parce qu'il s'est fermé à tout attachement.

—A d'autres !...

—C'est ainsi.

Alors avec une aigreur impertinente :

—Depuis quand me prenez-vous pour un imbécile ? Je sais depuis longtemps que je n'ai pas le bonheur de vous plaire, mais à cela nationne, gardez votre cœur, il n'est pas essentiel à ce que je veux de vous.

—Monsieur, pour quoi me prenez vous ?

—Pour la plus charmante fille si vous le voulez.

—Je ne le veux pas, monsieur, laissez moi.

—Voyons, pas de coup de tête. Toute fille en ce monde a sa petite ambition. Laquelle as-tu et que je puisse satisfaire ? Parle.

—Monsieur, je suis attendue à l'hôtel. Adieu.

Enfin dans un dernier entretien en plein air près du Palais-Royal, un soir qu'elle portait une lettre à Ratiboule, le d'Espignac lui dit :

—Tu sauras, petite, que, lorsque je me suis mis en tête quelque chose, il faut que j'y arrive.

Elle poursuivit son chemin sans répliquer, il la suivit en ajoutant :

—Tu sais que je t'aime, comme un fou ; je n'en veux pas mourir, et tu seras à moi.

Même silence de la part de Fanchette qui doubla le pas fort effrayée. En ce temps, nul n'eût osé prendre parti pour une fille du peuple contre un gentilhomme. Il l'eût écrasée sous sa voiture, on n'eût rien dit.

D'Espignac continua :

—Ne fais pas tant la fière. Un marquis vaut mieux qu'un vilain comme Saint Laurent, un grec, un escroc.

La colère lui monta à la tête.

—Saint-Laurent le grec valait toujours mieux que vous, dit-elle.

—Ah ! vraiment ; comment donc cela ?

Fanchette repartit :

—Il n'a pas assassiné son père.

—Ah ! prends garde ! s'écria le paricide.

Heureusement elle n'était plus loin de l'hôtel de Fulda, elle lui échappa. Mais depuis cette aventure elle tremblait de sortir, même en plein jour, par exemple pour aller chez le procureur Aulus, rue de la Monnaie. Elle envoya plusieurs fois chercher un fiacre, mais l'impatience ou la difficulté d'en trouver à temps l'y fit

renoncer. Cependant elle ne pouvait refuser de sortir et encore moins expliquer le danger qu'elle courait. Elle vivait donc dans des trances perpétuelles. Ce sombre et vindicatif d'Espignac ne l'oublierait pas. Quelle serait sa vengeance ? Qu'allait-il faire d'elle, grand Dieu ! Personne pour la défendre, personne pour une femme ne pouvait donc se passer de protecteur ! Où fuir ? Il y avait le couvent ; mais il fallait une dot. Si elle demandait à Emmeline de la faire entrer comme converse ou servante dans une maison religieuse ? Elle le fit,

—Ah ! ça... es-tu si malheureuse chez moi ?

—Oh ! non, mademoiselle, ne croyez pas cela. Vous êtes si bonne et je vous aime tant.

—Mais enfin c'est étrange !

Fanchette se cacha le visage pour pleurer et ne répondit que la moitié de la vérité :

—Je voudrais être hors du monde.

Emmelino se dit : "Elle devient folle ; c'est qu'apparemment elle a quelque amour en tête."

La belle résusoitée, comme toutes les personnes qui ont subi de dures épreuves, commençait à raisonner les élan de son cœur. Elle correspondait avec Imbert, mais sans en départir d'une stricte réserve, et sans même donner à son zèle un mot d'encouragement. Lasse d'être mêlée aux plus tragiques aventures, elle avait peur de tout ce qui ressemblait à un lien, à un engagement. Le monde lui apparaissait semé de pièges. Son procès languissait et ne lui donnait que peu d'espoir. Les preuves, nous l'avons dit, étaient trouvées insuffisantes pour établir l'identité des restes humains trouvés à la barrière Saint-Laurent. Elle eût voulu n'y plus penser quand elle reçut de son procureur maître Aulus l'avis que l'on va lire.

MADemoiselle,

"Vous savez le peu d'espoir que je fondeis sur la funèbre trouvaille faite à la Courtille, mais le mystère qui semblait impénétrable s'est éclairci, et cet éclaircissement (je m'empresse de lui en rendre hommage) est dû à M. Ratiboule. Il y a deux jours le docteur m'écrivait :

"J'ai reçu de mademoiselle de Fulda, pour être examinés, un certain nombre de papiers d'affaires, ayant appartenu à son oncle. Parmi ces papiers se trouvait la note d'un dentiste, le sieur Engel, demeurant rue Montmartre, 42. Je fus frappé tout d'abord de l'importance de ce document. Le sieur Engel réclame à M. le comte de Fulda une certaine somme pour soins donnés à sa bouche et entre autres pour la pose de trois dents artificielles en ivoire maintenus par de petits orochets d'or, soit la dent canine du côté gauche pour la mâchoire supérieure, et pour la mâchoire inférieure de deux dents incisives ; enfin il porte également en tête le plombage métallique d'une molaire de la mâchoire inférieure.

"Cette note est une pièce authentique ; elle porte en timbre à l'encre bleue : "ENGEL, dentiste de monseigneur le prince de Conti." Elle est signée de la main d'Engel et d'ailleurs il est probable que celui-ci existe encore.

"Nous tenons donc les preuves désirées, ajoute le docteur, elles me paraissent suffisantes et irrécusables. Mais je n'ai pas vu le squelette et je ne puis le voir. Veuillez donc, ohor monsieur Aulus, examiner les mâchoires du squelette ; si, comme je l'espère, elles sont intactes, vous reconnaîtrez sans peine les dents artificielles, et la dent plombée. Enfin, si mes prévisions se justifient, je tiens la note d'Engel à votre disposition."

"Plein d'admiration pour la perspicacité du docteur Rati-

«Doulx, je me rendis sur-le-champ au Palais et fis les démarches nécessaires pour obtenir la permission d'examiner une fois encore le squelette. Je vous laisse, mademoiselle, à imaginer ma joie : pas une dent ne manquait et je pus constater l'existence des trois dents d'ivoire à crochets d'or qui ont été désignées.

«Heureux de cette conviction, je courus chez le docteur au Palais-Royal... Il était absent, lui qui depuis longtemps ne quittait point sa chambre. J'y retournai dans la soirée ; il n'était pas rentré ; j'en viens ; il ne l'est pas encore ! Quelle fatalité ! Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur dans une ville où aujourd'hui il n'y a plus aucune sécurité.»

Cette lettre produisit un revirement complet dans les dispositions de mademoiselle de Fulda. Elle regretta d'avoir jugé sévèrement l'homme qui mettait à son service un dévouement si éclairé et si désintéressé. Comme le procureur, elle craignait un malheur, et avec plus de raison, puisqu'elle savait que Ratiboule avait en d'Argenson un ennemi acharné.

Ceci se passait le lendemain du jour où le transport du cadavre à la Seine avait stupéfié Paris et donné à l'activité de l'exempt Postel un objectif nouveau.

L'inquiétude d'Emmelina était trop visible pour qu'elle échappât à sa camériste.

— Puis-je vous demander, mademoiselle, dit Fanchette, quel événement sujet de chagrin vous est survenu ?

— Mais en effet, Fanchette, je suis très inquiète au sujet du docteur Ratiboule. Depuis deux jours on ne l'a pas vu au Palais-Royal. Je crains pour lui quelque accident ; puis il a découvert une pièce qui assure le gain de mon procès, et cette pièce est entre ses mains. Le docteur a des ennemis puissants.

— Oh ! oui, mademoiselle, puisque, malgré la protection du Régent, il n'osait plus sortir de chez lui. On peut payer un homme pour lui donner un coup de couteau ou le jeter à la rivière. Paris est plein de mauvaises gens ; moi aussi, quand je suis seul, j'ai peur.

— Que veux-tu que l'on te fasse à toi ?

— J'ai souvent été suivie et menacée, surtout la dernière fois, lorsque je portai des papiers à M. Ratiboule.

— Et qui donc te menaçait ?

— Un gentilhomme que je vis autrefois chez la chantreuse italienne que je servais pour apprendre la musique.

— Il s'appelle ?

— Roger d'Espignac.

— Je ne connais pas ce nom-là.

— Je crains plus un pareil homme que tous les Cartouches de la terre ; j'ai repoussé ses propositions avec mépris et il m'a dit qu'il se vengerait de moi.

— Le lâche !

— Mademoiselle, une femme a besoin d'un homme qui la protège, un père, un frère, ou un mari.

Emmelina devint pensive ; elle songea à Imbert.

### XIII

#### PÉRIODE A "L'ÉPÉE-ROYALE"

— L'agent Postel, avons-nous dit, était sur la bonne piste. Il était instruit de longue date des relations de Jeanneton avec Cartouche et Ratiboule. Ayant rencontré cette fille à la Morgue, il l'avait suivie pour savoir où elle habitait et depuis, observant que le meurtre du fils Tanton avait été commis non loin de l'Épée-Royale sous les murs de la Bastille, il avait été logi-

quement amené à conclure que Cartouche s'était rapproché de la Jeanneton. Mais comment s'assurer du fait ? Il fallait pénétrer dans le repaire, et le sort de l'agent Huron l'y attendait.

En pareil cas un homme de police a recours à un auxiliaire. On nomme ainsi des individus qui, sans appointements, rendent des services à la police. Les uns en récompense ont la permission de venir à Paris, dont un arrêt de la justice leur interdit le séjour. Ces repris de justice exercent souvent de petits métiers de marchands ambulants, de chanteurs, de décorateurs qui leur permettent de beaucoup voir et de beaucoup entendre. D'autres ne sont quelquefois que des gens tarés et compromis dans quelque affaire dont la police détient les preuves. D'autres enfin ont obtenu la remise de quelques années de détention en échange de la promesse de se rendre utiles.

Un dernier cas était celui d'une jeune femme qui demeurait alors dans une mansarde de la rue des Francs-Bourgeois. Elle avait si bien mouchardé à l'Hôpital-général (Salpêtrière), où elle était enfermée pour prostitution clandestine de complicité avec son mari, qu'elle avait obtenu la remise de sa peine. On la nommait Madeleine. Dans ses moments de loisir, elle exerçait la profession de lingère-revendeuse.

Postel, qui lui avait fait remplacer souvent des boutons perdus dans la bataille, songea à l'employer.

— Madeleine, lui dit-il, j'ai quelque chose à te proposer qui n'est pas difficile et qui te vaudra dix livres de gratification.

— Ah ! voyons, fit la femme, quelle saloté encore ?...

— Quelque chose de très propre au contraire.

— Va toujours.

— C'est d'aller dans un petit hôtel mal famé t'offrir pour le raccommodage, et là bien regarder et écouter autour de toi, s'il n'y a pas certaines gens. Je ne puis y pénétrer moi-même, j'y suis trop connu.

— Et quel est cet hôtel ? demanda la femme.

— D'abord ce que je te propose te convient-il ? dit Postel.

— Parfaitement, Mais c'est donc bien dégoûtant cet endroit que tu n'oses le nommer ?

— Non, fit négligemment Postel, c'est "l'Épée-Royale," rue Saint-Antoine.

— Madeleine haussa les épaules.

— En effet, dit-elle, c'est même très passable ce garni-là.

— Tu le connais ?

— Oui.

— Ah ! fit l'exempt devenu soucieux.

— Ça ne fait rien, reprit l'autre, je n'ai fait qu'y passer.

— A quelle époque ?

— Mais quand tu t'es fait si bien arranger du côté de Sévres.

— Ah ! sacrebleu ! c'était dans ce temps-là, fit Postel avec animation, mais alors tu as vu là peut-être une grande belle fille, blonde et faite au tour.

— C'est à dire qu'il y en avait une comme tu dis, mais qui était malade ou blessée. On l'appelait la grande Jeannette.

— Bon ! très bon ! .. Et sans doute qu'on venait la voir ?

— Non, personne... si ce n'est le médecin.

— Parbleu !... Mais c'est important le médecin. N'était-ce pas un méridional ?

— Oui, on l'appelait... fit Madeleine en passant la main sur son front, attends donc, un drôle de nom, quelque chose comme Ratiboule.

— C'est cela ! s'écria Postel triomphant, Ratiboule. Tu le reconnaîtrais ?

— Très bien.

—Et tu n'en vois pas d'autre, homme ou femme ? Par exemple tu n'as jamais entendu parler d'un nommé Bourguignon ? ou Dominique ?

—Non, répondit Madeline.

—Ni d'un chevalier des Courtils ?

—Non plus.

Il n'osait lui nommer Cartouche de peur de l'effrayer ; il se contenta de lui donner le signalement très détaillé, mais elle ne l'avait pas vu.

—Eh bien ! conclut l'exempt, tu vas aller dans cette maison offrir tes petits talents et tu reviendras demain me dire si tu as vu la grande Jeannette, Ratiboule, et l'individu dont je t'ai fait le portrait. Voilà un sou d'avance.

Madeline incontinent se mit en route avec son petit panier à ouvrage et une grosse paire de lunettes derrière lesquelles se dérobait son regard investigateur. Elle passa rapidement devant la loge de l'hôtel et fut tout droit dans la salle commune.

Il y avait là cinq ou six personnes autour d'une table assez étroite qui causaient à voix basse. Son apparition provoqua quelques murmures et des regards méfiants.

—Madame Arthur ? demanda-t-elle, en s'avancant vers les gens attablés.

—Elle n'est pas là, lui répondit un homme d'un ton bourru.

—C'est que, reprit-elle en se rapprochant toujours, j'aurais voulu lui demander si elle n'avait pas besoin...

—Adressiez-vous à la loge.

—Merci bien, monsieur. Si vous vouliez bien lui dire que Madeleine la revandouse est venue.

—Ça bien, j'ai dit, laissez-nous tranquilles.

Madeline se retira, déjà très satisfaite. Elle avait revu la Jeannette et Ratiboule, et elle croyait avoir reconnu l'individu dont Postel lui avait fait le portrait. Cependant, elle chercha la maîtresse du garni. Elle tenait à être installée dans cette salle avec un petit ouvrage qui lui permit d'entendre un bout de conversation, ou tout au moins les noms des locataires. Elle se rabattit donc sur la loge, où sommeillait la maîtresse du garni.

—C'est moi, mam' Arthur, fit-elle d'une voix mielleuse. J'viens vous offrir mes p'tits services. Est-ce que vous n'auriez pas du linge ou des hardes à raccommoder ?

—Moi ? Rien du tout pour le moment, ma chère.

—Eh bien, ce sera pour plus tard. N'auriez-vous pas une petite chambre ?

—Non ; tout est plein ici.

—Un cabinet ?

—Rien, vous dis je.

Force fut à la mouche de s'en aller. Elle attendit l'exempt qui, le croyant installée à l'hôtel pour vingt quatre heures, ne revint que le lendemain soir. D'après ce qu'elle lui dit, il ne douta plus que Cartouche n'eût son quartier général à "l'Épée-Royale."

Il ne s'agissait plus que "d'organiser la victoire," et il alla trouver le lieutenant de police. Dans la joie qui le transportait et l'illuminait, il oublia de se faire annoncer et alla tout droit frapper à la porte du cabinet de d'Argenson. Imbert qui, en ce moment, prenait les ordres de son maître, lui ouvrit en s'effaçant pour le laisser passer.

—Monsieur le comte, dit-il aussitôt, et avant d'être interrogé, demain à cette heure, à "l'Épée-Royale," rue Saint-Antoine, j'ai le plus beau coup de file à faire : Cartouche et Ratiboule s'y sont réunis à la grande Jeanneton...

—Ah ! fit le lieutenant général. Très bien, Postel.

Puis, à son secrétaire :

—A tout à l'heure, n'est-ce pas ?

Imbert se retira.

—Voyons, Postel, reprit d'Argenson, expliquez-vous posément ; vous avez l'air d'un fou. Calmez-vous.

Postel se domina et racouta tout ce qu'il savait par Madeleine.

—Je ferai comme je l'ai dit, répartit le lieutenant général, je ferai occuper tout le quartier par des troupes nombreuses.

—Je ne crois pas, monsieur le lieutenant général, à une résistance sérieuse comme celle de l'hôtel Desmarests. L'état-major établi à "l'Épée-Royale" n'a point de soldats.

—Vous prendrez la direction de cette expédition. Je mets à votre disposition autant de compagnies régulières que vous le jugerez bon. Cependant, j'ai là-dessus une idée particulière. Il faut tout prévoir, même un échec. Ça ne voudrais pas que l'on se crût encore le droit de rire à nos dépens. Aussi, au lieu d'avoir l'air de rebeller Cartouche, j'y trouverais bon que l'on eût l'air simplement de travailler pour le compte de la Banque et l'avenir de ses colonies. Vous en prenez-vous, Postel ? .. On aurait l'air de n'être occupés qu'à enlever des vagabonds et des filles et on emploieraient surtout des bandouilliers.

—Oui, monsieur le lieutenant général.

—Vous garderez sous la main quelques ardeurs d'élite, en déployant, dans la rue Saint-Antoine, nos brillants recruteurs, les bandouilliers. Pour cela, vous vous entendrez avec M. Roger d'Espignac qui a organisé ces nouvelles troupes.

—Monsieur le comte, je me rends à l'instant chez M. d'Espignac.

—Comptez-vous agir aujourd'hui ?

—La nuit ne me paraît guère favorable, je préfère remettre la partie à demain.

#### XIV

##### LA BATAILLE SAINT ANTOINE.

Le lendemain matin, à l'heure où Fauchette était occupée à la toilette d'Emmeline, un valet apporta une lettre, dont la suscription portait le mot "pressée."

Recommandation superflue, car l'écriture n'était pas incondue de mademoiselle de Fulda ; c'était celle d'Imbert. Elle s'empressa de l'ouvrir, et, avec une visible émotion, lut les lignes suivantes :

##### MADemoiselle.

"Je n'ignore point combien le docteur Ratiboule peut vous être utile en ce moment, et je crois devoir vous avertir qu'un danger imminent le menace. Le docteur a quitté le Palais-Royal et, ce soir, j'ai entendu l'agent Postel, son mortel ennemi, dire à M. d'Argenson : "Demain, à l'hôtel de "l'Épée-Royale," rue Saint-Antoine, j'ai le plus beau coup de filet à faire, Ratiboule vient d'y rejoindre la grande Jeanneton. "Vous vous rappelez cette fille, qui fut blessée par Cartouche ; il n'est pas douteux que Ratiboule lui donne des soins. Je ne puis avertir directement le docteur, mais vous avez peut-être une personne sûre qui pourrait lui rendre ce service."

Emmelide réfléchit un instant, puis dit à Fauchette :

—Écoute ce que m'écrit un ami dévoué.

Et, après avoir donné lecture de la lettre d'Imbert à sa camériste, elle reprit :

—Es-tu la personne sûre dont parle mon ami ?

La pauvre fille se trouva mise à une cruelle épreuve. On sait combien elle tremblait de sortir. A cette question elle pâlit.

—Eh bien ! qu'as-tu donc ?

—Je suis prête, mademoiselle.

—Mais tu pâlis.

—J'ai peur d'être seule dans la rue, dit Fanchette.

—C'est de l'enfantillage ; ce d'Espignac ne peut être uniquement occupé de toi ; je te dirais bien de prendre une voiture, mais dans ce quartier populeux elle attirerait l'attention. Dis à mon valet de pied de t'accompagner, c'est un gargon très brave.

—Oui, mademoiselle. Mais où irai-je ?

—Je te l'ai lu ; dans un hôtel garni de la rue Saint-Antoine, à "l'Épée-Royale." Là tu demanderas le docteur Ratiboule. Si l'on fait la sourde oreille, n'hésite pas à dire qui t'onvoit près de lui. Enfin fais pour le mieux. Il s'agit de lui sauver la vie, car, s'il tombe entre les mains du lieutenant de police, il n'en sortira point vivant.

Chant-d'Oiseau fit appel à tout son courage et partit avec le valet de pied, qui la suivit à quelques pas de distance.

Le trajet était long ; ils l'accomplirent jusqu'à l'église Saint-Paul sans rien remarquer d'insolite ; mais, à partir de cet endroit, ils observèrent d'abord chez les passants plus nombreux que de coutume une certaine animation inquiète qui leur parut de mauvais augure.

Un peu plus loin la jeune fille aperçut des militaires qui, par leur taille, leur mine, leur costume brillant, la frappèrent de surprise. Ils formaient de petits groupes de quatre ou cinq hommes échelonnés vers la Bastille. Elle les voyait pour la première fois et s'informa près du valet de ce qu'ils étaient. Ce dernier lui dit :

—Ce sont des bandouillers, des soldats du Mississipi.

Il n'en savait pas davantage. Fanchette ne tarda point à distinguer devant elle, à sa gauche, une épée dorée suspendue à une tringle de fer, et se dirigea vers cette enseigne parlante. Ce n'était pas facile. Il y avait beaucoup d'encombrement. Parvenue à l'hôtel, elle dit à son compagnon de l'attendre un instant et disparut dans un corridor sombre.

L'hôtière l'interpella aussitôt.

—Eh ! jeune fille ! où allez vous ?

—Je veux parler à M. Ratiboule.

—Connaissiez pas.

—Je suis envoyée par une personne amie, mademoiselle de Fulda.

—Attendez un instant.

Deux minutes plus tard le docteur accourut :

—Vous, Chant d'Oiseau ! fit-il. Qu'est ce donc ?

—Mademoiselle a reçu l'avis que l'on va vous arrêter ce matin ainsi que tous ceux qui se trouvent dans cette maison. Déjà la rue est pleine de monde ; vous n'avez que le temps de fuir.

—Bon, merci, chère enfant, dit le docteur. Nous avons une issue sur la place Royale, nous allons filer. Merci encore et au revoir. Dans une heure je serai au Palais-Royal.

Ratiboule courut donner l'alarme. Les locataires de "l'Épée Royale" n'étaient pas matineux. Les rôleurs de nuit dorment la grasse matinée.

De son côté Chant d'Oiseau quitta l'hôtel. A peine eût-elle reparu devant la maison et comme si son apparition eût été un signal convenu, un mouvement tumultueux se fit dans la foule, puis une troupe de bandouillers se dirigea vers l'hôtel.

Elle se jeta de côté pour livrer passage à ces hommes et déjà elle gagnait l'autre côté de la chaussée, où l'attendait son compagnon, quand un gentilhomme, debout dans sa voiture, l'indiqua du doigt à deux bandouillers en leur criant :

—Enlevez-moi ça ! Hardiment, enlevez !...

A la vue de cet homme elle jeta un cri d'effroi et chancela à demi morte. C'était d'Espignac.

Les deux sacrépants se jettèrent sur elle, et l'enlevèrent dans leurs bras au milieu des rires et des huées. Le valet de pied s'élança à son secours, mais un agent le saisit au collet, le maltraita et lui fit perdre un temps précieux.

L'infortunée fut enfermée dans un poste voisin où elle perdit connaissance.

En même temps, les bandouillers enfonçaient la porte de l'hôtel et s'y ruaient l'épée à la main. Des hurlements répondaient de la maison au grondement de la foule. Quelques coups de feu se firent entendre. On eût pu croire à une émeute. Mais la foule n'avait rien de sombre. Elle accourait voir enlever des filles et riait de tant de bruit pour si peu de chose.

Postel un des premiers avait pénétré dans l'hôtel. L'irruption avait été si prompte que les locataires avaient eu à peine le temps de sauter hors de leurs lits. D'Entragues, averti le dernier par Ratiboule, se battit en chemise et fut pris avec plusieurs autres. Cartouche, la Jeanne, Ratiboule furent serrés de près par l'exempt qui déchargea sur eux ses pistolets au moment où ils fuyaient à travers la place Royale. Ils gagnèrent ainsi la rue des Vosges et là se séparèrent. Postel les suivait, ils n'avaient que peu d'avance sur lui. L'agent était seul, mais comptait sur le concours de quelque passant pour leur barrer le passage. Ce concours ne lui eût pas fait défaut en effet, malheureusement Cartouche savait cela aussi bien que lui et, au lieu de continuer sa course, entra dans un petit cabaret, à peu de distance des terrains qui sont aujourd'hui le boulevard Beaumarchais.

Postel, arrivé dans la rue, regarda à gauche, à droite, ne vit rien, et pendant une minute d'un temps précieux, hésita à prendre une direction.

Un boutiquier qui l'observait lui dit :

—Vous cherchez un fuyard ?

—Oui.

—Montez la rue, il est dans le premier cabaret à votre gauche.

Postel ne se le fit pas répéter ; il court ; il voit Cartouche à qui l'on apportait à boire ; mais leurs regards se sont croisés.

Cartouche, qui le suppose accompagné, se sauve, saute par-dessus une table, ouvre une porte donnant sur un couloir et disparaît. L'audacieux agent le suit, l'arme au poing.

Cartouche monte un escalier, et, arrivé en haut, grimpe sur le toit par une fenêtre donnant sur le palier. L'agent l'imita. A cette vue le fugitif saute sur un toit situé en contre bas, ce qui lui permet de se laisser glisser ensuite dans la cour de la maison voisine. L'exempt a résolument suivi son exemple et est toujours sur ses talons.

Cartouche se précipite alors dans le couloir de cette maison, haute de trois étages, et monte l'escalier, d'où il atteint encore le toit. Tel est l'élan de cette course effrénée que ni l'un ni l'autre de ces deux hommes ne pense à s'arrêter et attendre de pied ferme son adversaire. D'ailleurs Cartouche est tellement agile qu'il ne peut croire que l'exempt le suivra plus longtemps. Postel est plus robuste que leste, cependant il poursuit toujours ; il gagne même de distance.

Cartouche, entré dans un grenier, grimpe comme un écureuil dans la charpente de la toiture, parvient à une flamande et s'échappe. Postel paraît sur les ardoises, presque en même temps que lui. Il regarde, étonné de se trouver seul. Mais en contournant une cheminée, il retrouve son gibier. Il va le saisir, quand Cartouche lui met son pistolet sous la gorge en lui disant :

— Je te tue !...

L'exempt, qui a déjà saisi le bandit, lâche prise, et, pour éviter le coup mortel, se laisse glisser derrière la cheminée. Son mouvement fait dévier l'arme, dont la balle siffle sans l'atteindre.

Alors Cartouche, n'osant engager une lutte corps à corps qu'il sait trop inégale, descend le toit, s'élance dans l'espace, et d'un bond prodigieux va retomber sur le toit voisin, dont la maison n'est élevée que d'un étage.

C'est un saut de trente pieds !... L'exempt le mesure d'un œil stupéfait... Il hésite, il renonce, et la crainte, qui le retient, permet à l'intrépide bandit de sauter dans le jardin de la petite maison et de disparaître.

— Vaincu ! murmure Postel avec désespoir.

Tandis que, par une ironie du sort, le propriétaire de la maison dont Cartouche a ébranlé la toiture, apercevant l'exempt, s'en prend à lui, et l'accable d'injures. Postel ne daigna point répondre ; épuisé et démoralisé, il s'assit sur l'ardoise. Il avait failli capturer Cartouche ; il lui avait mis la main à l'épaule... et Cartouche lui avait échappé !... A cette pensée il demeurait comme anéanti. Après cela que lui importait Ratiboule et les autres !... Le monde se serait écroulé sans qu'il s'en émut. Lorsqu'il put enfin recouvrer un reste d'énergie et de volonté, il descendit, d'un pas tremblant, se tenant aux murailles, comme un homme ivre.

La rue Saint Antoine avait repris sa tranquillité accoutumée ; les passants le considéraient avec un étonnement mêlé de pitié. Il avait l'air de relever de maladie.

## XV

### APRÈS LA BATAILLE.

La victoire remportée par les bandouillers fut plus bruyante que fructueuse, plus apparente que réelle. Ils enlevèrent quelques malheureuses filles fort inoffensives, et quelques pauvres diables fort surpris d'être l'objet de mesures aussi graves et d'être emmenés par des militaires si beaux. La seule capture importante fut celle de d'Enragues ; celui-ci était connu comme cartouchien, et on pouvait espérer lui arracher par la torture, quelques dénonciations, mais il parvint à s'échapper.

Balagny s'était battu comme un démon, et, n'ayant affaire qu'à des bandouillers, s'en était tiré avec avantage. Cartouche était déjà au « Pistolet » quand l'exempt descendit du toit, mais alors on eût pu le prendre sans qu'il opposât la moindre résistance : il ne pouvait plus se bouger.

Le seul mot que son lieutenant put obtenir de lui, lorsqu'il le retrouva fut : — J'en ai assez !...

La Jeanneton ne tarda point à les rejoindre. Enfin le docteur avait réintégré son domicile.

Dans la soirée, songeant que le désarroi de la police lui permettait de circuler librement, il voulut aller remercier Chant-d'Oiseau et Emmeline, et se rendit à l'hôtel de Fulda.

Il trouva cette dernière dans les larmes, et apprit d'elle que la pauvre Fanchette était prisonnière des bandouillers.

(A CONTINUER.)

Commencé le 6 août 1885 — (No 293).

## LE CHANT DE L'INFORTUNE

Mai 1871 venait de terminer sa course, la campagne tout ensoleillée était en fête, le parfum des fleurs se mêlait aux senteurs des bois verts et des foins coupés ; dans les prés, sur les bords de la route, les bruyères poussaient gaiement sur les tombes fraîches des soldats tombés pour la Patrie.

Déjà l'oubli, déjà la vie et l'espoir où la mort avait moissonné. Mais, dans la grande ville aux secousses violentes, on entendait encore l'écho de la fusillade, le grondement du canon le pétilllement de l'incendie. Dans l'azur bleu d'été, il restait comme un reflet rouge des jours de terreur ; et dans l'air on sentait l'âcre odeur de la poudre.

Après les jours bien tristes du siège, après les heures de bravoure étaient venues celles de convulsion révolutionnaire ; la tourmente sanglante avait achevé l'œuvre de l'invasion. Alors parut la misère, pour ceux qui ne compte que sur le labeur quotidien. Les ateliers restaient fermés, ceux qui ouvraient n'employaient que peu d'artisans.

Lorsque le travail manque, le pain manque aussi, dans la mansarde des faubourgs.

\* \* \*

Vers les premiers jours de juin, dans une vaste chambre située tout en haut d'une grande maison de la rue du Temple, où venaient se jouer les derniers rayons du soleil couchant, une femme, assise près de la fenêtre entr'ouverte, semblait regarder au loin dans le vide, tandis que des larmes roulaient lentement sur ses joue pâlies. A quelques pas d'elle, deux enfants jouaient silencieux et graves. Sur leurs fronts d'anges planait une ombre de tristesse ; ils devinaient, ces chers ignorants, que le bruit est proscriit de l'asile de la souffrance !

Tout à coup l'un deux, un bambin de huit ans, jeta loin de lui la poupée qu'il s'efforçait d'habiller pour faire plaisir à sa petite sœur, il se leva, il rejeta les boucles blondes qui couvraient ses yeux bleus, et vint s'appuyer sur les genoux de sa mère.

— J'ai bien faim, dit il.

La mère eut un geste de désespoir. Depuis plusieurs jours, toute la famille ne mangeait que du pain. Ce soir-là, il n'y avait plus rien !

Un homme, qui était resté jusqu'alors noyé dans l'ombre des premières teintes du crépuscule, se leva brusquement. Sous sa longue barbe incolte, on devinait la maigreur des jours sans pain, les crispations de l'impuissance révoltée. Il ne pleurait pas, mais ses yeux à demi clos lançaient des éclairs. Il fit quelques pas vers la porte.

— Où vas tu ? demanda l'épouse inquiète.

— Il faut du pain pour ces enfants.

— Je n'ai plus rien, répondit l'infortuné en se tordant les bras. J'ai engagé hier mes dernières hardes, aujourd'hui le boulanger refuse à crédit !

Un juron s'échappa des lèvres du père. Il repoussa sa femme, qui cherchait à le retenir, et s'élança dehors.

\* \* \*

Julien était graveur, estimé de tous, excellent ouvrier ; d'ordinaire, son établi était toujours encombré d'ouvrage et son burin ne chômaient guère. Comme d'autres, il subissait en ce



moment les conséquences de la guerre civile, la misère s'était assise à son foyer.

De l'escalier il entendit les pleurs de ses enfants, les soupirs de sa femme. Il se sauva, sa poitrine se gonflait, le sang affluait à son cerveau. La haine débordait de son cœur ulcéré.

\* \* \*

Julien descendit la rue du Temple jusqu'aux boulevards ; il tourna à gauche.

Quoique à peine sortie de l'abîme, la foule gaie et insouciante encomrait déjà les cafés à la mode. Les femmes oublièrent les jours de deuil, elles reprenaient sans souci leurs habitudes mondaines, leur luxe sans pareil. Les hommes ne se souvenaient du passé que comme d'un mauvais rêve.

Julien marchait au milieu de la cohue comme un homme ivre, se heurtant à chaque instant, soit aux passants, soit aux arbres. Las, le front mouillé de sueur, la poitrine déchirée par ses ongles, il se laissa tomber sur un banc.

La folie hantait son esprit ; il entendait, dans un bourdonnement confus, les plaintes lointaines de sa famille. Pour un morceau de pain, il eût donné sa vie entière.

Combien de temps resta-t-il ainsi ? Il l'ignora toujours lui-même. Il fut tiré de son anéantissement par les accents mélodieux d'une voix juvénile, qui chantait l'un des couplets patriotiques que la mère-patrie composait pour les deux provinces absentes.

Malgré lui, il écouta. Il vit, à quelques pas de lui, un adolescent qui, placé devant les tables d'un café, chantait. Après chaque strophe, il passait dans les rangs pour présenter une sébille.

Julien ne pouvait quitter du regard cet enfant, qui s'éloigna bientôt en comptant joyeusement sa recette.

Maintenant, le front plongé dans ses deux mains, Julien songeait, parfois il relevait les yeux, paraissait prêt à partir, puis il retomrait sans force sur son banc. Un combat se livrait dans l'âme de cet homme.

Tout à coup, il s'élança, comme un fou, du côté de la Madeleine. Il ne s'arrêta qu'au boulevard Montmartre ; là, la foule était encore plus pressée. Julien, les bras croisés sur la poitrine, les yeux baissés, s'avança résolument devant les tables, encombrées de consommateurs, d'un café.

Il y eut quelques hésitations, puis, lentement, il entonna, d'une voix vibrante, une de ces chansons d'atelier que personne n'apprécie, parce que tout le monde les sait, mais où, parfois, le poète a mis toute son âme.

D'abord, on ne fit aucune attention à ce chanteur, — il y en a tant ! — mais, après quelques instants, chacun écouta, ému, charmé.

La voix était ample, juste, agréable ; et, dans chaque note, on entendait comme un sanglot.

Ah ! le chant de l'infortune est si poignant !

Lorsque la dernière note mourut, comme dans un cri de douleur, les sous, les pièces blanches tombèrent dans la casquette que Julien ne présentait qu'en tremblant.

Il s'enfuit, emportant cet argent qui lui brûlait les mains.

\* \* \*

Dans la mansarde, la nuit était devenue profonde. Les deux enfants, leurs têtes blondes posées délicieusement sur les genoux de leur mère, oublièrent, dans leur sommeil, les tiraillements de

la faim. Parfois, leurs lèvres roses s'entr'ouvraient, et, comme un souffle, on entendait :

— Mère, du pain !

Alors, la mère, cet ange de l'enfance, se penchait ; d'un baiser, elle apaisait les souffrances du rêve, continuation de la triste réalité.

Pauvre infortunée, elle ne songeait pas à sa faiblesse, à ses tortures, elle ne priait que pour ses enfants !

Minuit sonna ! La porte s'ouvrit. Julien parut, chargé de provisions qu'il jeta sur la table, avec de l'argent. Puis il s'affaissa et pleura.

Les jours de chômage durèrent encore longtemps, jamais le pain ne manqua dans la mansarde. Julien eut toujours le courage de chanter pour les siens.

J... I...

## NOS PRIMES

Jusqu'à nouvel ordre, à tout nouvel abonné, nous donnerons en prime la collection complète du FEUILLETON contenant les ouvrages suivants :

### POUR UN AN : — UNE PIASTRE

L'Homme des Grèves — Le Crime d'un Autre — L'Amour à L'Épée — Un Noviciat — La Vengeance d'une Mère — Galanterie mal Récompensée — La Main Mystérieuse — En Temps de Guerre — La Cible de Guido Ventura — Fidèle à sa Tombe — La Réprouvée — L'Influence de L'Amour — Le Dévouement d'une Épouse — Insurgé contre la Morue — le commencement du ROI DES VOLEURS maintenant en cours de publication, et LA FILLE DE MARGUERITE. — Ce dernier feuilleton, à lui seul, embrasse plus d'une année de notre journal.

### POUR DEUX ANS : — DEUX PIASTRES

Tous les ouvrages ci-haut mentionnés et les suivants : — LES DRAMES DE L'ARGENT — LES MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE.

### POUR TROIS ANS : — TROIS PIASTRES

Tous les feuilletons ci-dessus et les suivants : — UNE VENGEANCE DE PEAU ROUGE — LA DEMOISELLE DU CINQUIÈME — LA GRANDE HALTE — LE TESTAMENT SANGlant.

### POUR QUATRE ANS : — QUATRE PIASTRES

Tous les ouvrages complets ci-haut nommés et les suivants : — LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN — LA DAME DE PIQUE — EXILI L'ENPOISONNEUR.

Toute personne qui nous enverra quatre nouveaux abonnés d'une année ou plus recevra en prime toute la collection ci-dessus énumérée et, en plus, le journal pendant un an.

**INFORMATIONS** — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année. Aux agents : 18 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS.

Boîte 1986.

No 475 Rue Craig, Montréal.